

« **Témoins de la Grande Guerre en Seine-et-Marne** »

Lecture d'archives réalisée à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale par les agents des Archives départementales de Seine-et-Marne

Cuvru-Magot (Henriette), *Sur l'autre rive de la Marne, avant et pendant la bataille : Quincy, Voisins, Huiry, Août et Septembre 1914*, Meaux : G. Lepillet, [1917], pages 9 à 13 (Cote : AD77, AZ13975) lue par Aziliz Emery.

2 août 1914.

La guerre est déclarée. Jusqu'à la dernière minute, je me suis refusée à y croire ; cela est-il encore possible, à notre siècle ? Hélas, oui ! Il faut se rendre à l'évidence.

Tous ces jours-ci, elle ne m'apparaissait pas probable ; tant de fois déjà, nous avons été sur le point de la voir éclater, mais des pourparlers diplomatiques avaient eu lieu et tout s'était arrangé. Je pensais qu'à notre époque les conflits devaient se régler ainsi, sans effusion de sang. Plus de doutes maintenant ! Il me semble que nous venons de reculer de plusieurs siècles !

La triste réalité ne m'est vraiment apparue que tantôt, en conduisant mon frère de notre village de Voisins à la gare d'Esblly ; il se rend à Paris chercher son ordre de mobilisation. Que ne suis-je un homme pour l'accompagner ! Pour la première fois de notre vie, nous nous séparons, et dans quelles circonstances !

Quelle tristesse de penser que, dans tous les coins de France, pareils déchirements se produisent !...

4 août.

Tous les jours, j'ai l'occasion de voir le départ aux armées des hommes du pays, mais c'est à la gare d'Esblly, d'où je viens, que les séparations sont les plus poignantes.

Les hommes partent très graves, mais sans une plainte, sans aucune récrimination, et, s'ils sont braves, les femmes qui les accompagnent, comprenant toute la grandeur de leur devoir, dominent leur émotion, pour ne pas affaiblir, par leurs larmes, les forces du père ou du mari. Tous sont sublimes.

Les trains se suivent, emportant vers l'Est une jeunesse ardente, et combien enthousiaste. Quel élan merveilleux !

Des branchages, des gerbes de roses, enguirlandent les wagons. Parmi ces fleurs, rares pour la saison où nous sommes, notre bouquet national composé des simples fleurs des champs : bleuets, marguerites et coquelicots, jette la note vive de ses trois couleurs. Des branches de lauriers sont à la bouche ou à l'affût des canons.

Sur tous les wagons, des inscriptions témoignent du bon moral de nos troupes. Sur la locomotive d'un train descendant, nous lisons :

Notre âme à Dieu.
Notre sang à la Patrie.
Notre cœur aux Femmes
Notre corps aux méchants.

Comme c'est bien français !

Ces trains pavoisés de fleurs et de drapeaux semblent conduire ceux qu'ils transportent à une immense fête. Chacun de ces trains, après un moment de calme impressionnant, s'ébranle au milieu des vivats !

Quoique très émue par ces départs, je suis restée là, longtemps, à admirer avec quelle ardeur chacun répond à l'appel du pays. Ce spectacle est inoubliable !

À mon retour, j'ai rencontré un excellent père de famille, que je connais de longue date. Il est seul. Pour lui éviter des adieux plus pénibles, il n'a pas voulu que sa famille l'accompagnât jusqu'au train. Il est un peu triste, mais non sans courage. Il me demande la permission de m'embrasser : « Je vous ai connue si petite, mademoiselle Henriette ». C'est de grand cœur que j'accepte.

Les routes transportent aussi des hommes et du matériel. Les autobus, les autos de livraisons des magasins de Paris (Bon Marché, Galeries Lafayette, Printemps, portant encore leurs inscriptions et leurs réclames !) sont passés sur la route de Meaux, contenant des munitions (du moins, nous le supposons).

Très closes, ces autos paraissent, à leur roulement lourd, très chargées.